

Andrea Gambarotto

COMPTE RENDU :

**LA PHILOSOPHIE
DE LA BIOLOGIE AVANT
LA BIOLOGIE. UNE HISTOIRE
DU VITALISME,
CHARLES T. WOLFE,
CLASSIQUES GARNIER,
PARIS, 2019.**



Andrea Gambarotto

COMPTE RENDU : LA PHILOSOPHIE DE LA BIOLOGIE AVANT LA BIOLOGIE. UNE HISTOIRE DU VITALISME, CHARLES T. WOLFE, CLASSIQUES GARNIER, PARIS, 2019.

Ce livre est le résultat de plusieurs années de recherche. Les nombreux chapitres qui le composent sont des articles que l'auteur a publiés, pour la plupart dans des revues scientifiques rédigées en anglais. Cette collection a donc tout d'abord le mérite de mettre ces contributions à disposition du public francophone dans une version unifiée et largement révisée. Et pourtant, il ne s'agit pas simplement d'un recueil d'articles. Au lecteur attentif, cette vision synoptique révèle en effet une image unifiée de la pensée de son auteur : un travail mûri sur plusieurs années de travail, qui se présente sous la forme d'une série de variations brillantes, à la fois historiques et philosophiques, sur le thème du « vitalisme ».

Ayant suivi le travail de l'auteur depuis une dizaine d'années, j'avais déjà connaissance d'un certain nombre de ces contributions, mais les voir dans cette version étendue, révisée et unifiée, m'a donné un nouveau regard sur les préoccupations théoriques qui guident son questionnement philosophique. Il y a une grande cohérence des thèmes et enjeux qui montrent un caractère fortement unitaire, malgré le fait que la matière traitée couvre un nombre de problèmes allant de la question de la vie dans la révolution scientifique aux théories organicistes contemporaines.

La thèse générale autour de laquelle l'ouvrage est construit consiste à identifier différentes variétés de vitalisme : un vitalisme « substantiel » ou « métaphysique » associé à Stahl, le Romantisme allemand et Driesch ; un vitalisme « fonctionnel » attribué à l'école de Montpellier et un vitalisme « projectif » que l'on pourrait identifier chez Kant aussi bien que chez Goldstein ou Canguilhem.

L'ombre de Georges Canguilhem, à la fois « influence scientifique » et « objet d'étude », s'étale sur l'entière collection. Fidèle à l'esprit de l'épistémologie historique française, avec ses analyses savantes l'auteur ne fait pas un simple exercice d'érudition. Au contraire, il cherche dans l'histoire des sciences à la fois l'origine de concepts apparemment évidents et universels et une archive d'alternatives philosophiques aux problèmes contemporains. Ce que l'on trouve, comme la définirait François Duchesneau (1998), c'est une série de

« modèles du vivant » qui portent vers un vitalisme « naturalisé » ou, en utilisant un terme d'Ezequiel Di Paolo (2009), « non-biochauviniste ».

Le livre se compose de quatre parties : i. La question du vivant à l'époque de la révolution scientifique ; ii. Les relations des conceptions du vivant avec le matérialisme de l'âge classique et des Lumières ; iii. Le « vitalisme sans métaphysique » du XVIII^e siècle et iv. Les implications de cette « philosophie de la biologie avant la biologie » pour l'organicisme et la biophilosophie de nos jours.

La première partie peut être rassemblée autour des concepts de « téléomécanisme » et de « matérialisme vital » que l'auteur récupère d'un ouvrage célèbre de Timothy Lenoir, consacré à la biologie allemande du début du XIX^e siècle et met à profit dans son analyse de l'âge classique. Dans ce nouveau contexte, le concept est utilisé pour souligner, contre le paradigme dominant, une « absence flagrante de toute opposition ontologique tranchée entre le vitalisme et le mécanisme » (p. 71). Un cas très évident de cela est offert par Leibniz, qui en dépit d'avoir contribué de manière substantielle à la genèse historico-conceptuelle du concept d'organisme en tant que système doté d'autonomie et plasticité intrinsèque, ne manque pourtant pas de définir les organismes en tant que « machines de la nature ». Mais c'est également vrai pour un prétendu défenseur irréductible du mécanisme comme Descartes lui-même, qui parle, dans un langage manifestement téléologique, des « offices » des organes.

En effet, cela ne devrait pas être surprenant, étant donné que, comme l'ont souligné des auteurs tels que Canguilhem et Jonas, la prétendue élimination de la téléologie par la main de la philosophie naturelle de l'âge classique ne concerne que la finalité aristotélicienne intrinsèque, mais admet (et même présuppose) la téléologie extrinsèque du Dieu horloger. Dans ce cadre, le seul vrai 'irréductible' est Ernst Stahl, qui est devenu célèbre pour ses querelles avec Leibniz, et étant, comme le souligne Wolfe, le seul auteur à protester vivement contre l'absence d'un traitement scientifique de la vie à l'époque de la révolution scientifique : « Manifestement pour Stahl la

réponse résidait principalement dans l'âme, plus particulièrement dans son action intentionnelle et finalisée – une position qui l'exposa aux moqueries de plusieurs savants importants, y compris certains des vitalistes de Montpellier » (p. 63).

Et en effet, comme le souligne l'auteur, la solitude et la condamnation de Stahl restent un sujet classique en histoire et en philosophie de la biologie, vu que « plus une science de la biologie émerge, moins elle s'intéresse à la crise ontologique autour du statut de la Vie » (p. 113). Et si c'était vrai à l'âge classique, cela l'est d'autant plus pour nous, puisque, comme le dit François Jacob (1970, p. 320.), « on n'interroge plus la vie aujourd'hui dans les laboratoires ».

Et pourtant, cette option théorique n'est pas sans conséquence pour notre conception de la vie et de l'esprit. Si on accepte de ridiculiser l'aristotélisme de Stahl et donc d'embarquer son contraire dans notre modèle du vivant, à savoir la conception classique de l'âme en tant que principe immatériel, qui est le corrélat nécessaire du matérialisme, on sera bientôt confrontés à de nombreuses questions concernant la relation entre l'âme comme lieu de l'activité mentale et le comportement purement mécanique du corps qui est son instrument.

C'est à partir de cette question générale que, à mon avis, doivent être comprises les tentatives de « naturalisation » ou de « mécanisation » proposées par Locke, Diderot et La Mettrie, tentatives reconstruites dans la deuxième partie du livre. Dans *Le phénomène de la vie* (1966), Hans Jonas disait que les théories matérialistes de l'esprit ne font en effet rien d'autre que d'accepter la position cartésienne tout en taisant ses implications métaphysiques implicites, notamment l'idée de l'âme comme principe immatériel. Face à ce type de position, le panpsychisme de Maupertuis me semble être, assez ironiquement, la solution métaphysiquement la moins chère.

La troisième partie du livre mène au véritable cheval de bataille de son auteur : le vitalisme de l'école de Montpellier et son concept d'« économie animale ». Pour des auteurs comme Bordeu et Barthez, ce terme est le porte-parole d'une compréhension du vivant en tant qu'individualité dynamique et fonctionnellement intégrée, ce qui conduirait Kant, quelques années plus tard, à définir les « êtres organisés » en tant que « fins naturelles ». Et pourtant, l'auteur fait valoir que cette conception de l'organisation biologique « ne repose pas sur une *subjectivité fondatrice* » (p. 254) et « n'est pas, contrairement à la notion d'organisme, une figure de la subjectivité au sein de la Nature » (p. 260).

Il s'agit plutôt d'un « mécanisme élargi » tout à fait compatible avec le matérialisme et l'expérimentalisme de la science moderne : « ce trait distinctif du vitalisme de Montpellier, qui se distingue de l'animisme et de la *Naturphilosophie*, mais aussi de formes ultérieures de vitalisme, repose largement sur l'analogie newtonienne en tant qu'elle offre un moyen

COMPTE RENDU : LA PHILOSOPHIE DE LA BIOLOGIE AVANT LA BIOLOGIE. UNE HISTOIRE DU VITALISME, CHARLES T. WOLFE, CLASSIQUES GARNIER, PARIS, 2019.

de congédier la métaphysique et de plaider pour une science 'sûre' » (p. 289).

La quatrième partie porte enfin sur les implications théoriques des différentes formes de vitalisme, reconstruites dans les trois sections précédentes, pour notre compréhension contemporaine du vivant, et notamment sur la question concernant « *quelles variétés d'organicisme sont désirables* » (p. 424). La réponse de l'auteur à cette question semble osciller entre le vitalisme « fonctionnel » de l'école de Montpellier et le vitalisme « projectif » de Canguilhem. Ce qui est sûr, c'est qu'il s'agit d'une condamnation sans appel des formes de vitalisme « métaphysique » que l'auteur identifie chez Stahl, la *Naturphilosophie* romantique et Driesch.

L'auteur semble accepter la vision prédominante de Stahl comme authentique bête noire, plaidant pour un animisme philosophiquement arriéré et conservateur. Et pourtant, si on lit la récente reconstruction du débat entre Leibniz et Stahl faite par John Zammito (2017), on commence à soupçonner que cette lecture soit unilatérale et que, pas moins que les vitalistes français que l'auteur a passé tant d'années à défendre, Stahl ait été injustement immolé sur l'autel des gagnants, en vertu d'une approche subtilement positiviste de l'histoire des sciences. En ce sens, peut-être qu'au lieu de s'arrêter à Montpellier, Wolfe aurait bien fait de continuer son chemin jusqu'à Halle. A cet égard, je me limite à poser une question : dans le *Negotium otiosum* entre Leibniz et Stahl, qui soutient une idée d'âme en tant que principe immatériel coordonné au corps par une harmonie divinement préétablie et qui défend une idée de l'âme en tant que « forme » ou « organisation » immanente au corps ?

Des considérations similaires peuvent être faites concernant la conception de l'organisme propre à l'idéalisme allemand. Iain Hamilton Grant (2006) insiste plusieurs fois sur le fait que la *Naturphilosophie* du jeune Schelling doit en premier lieu être interprétée comme une réponse à la « métaphysique des deux mondes » de Kant, opposant nature et esprit dans un dualisme apparemment irréconciliable. De même Luca Illetterati (1995) insistait déjà sur le fait que c'est précisément au niveau de la philosophie de la nature, et notamment dans le traitement de l'organisme animal, que la notion de « subjectivité » émergea pour la première fois dans le système hégélien.

Bien sûr, cette forme de subjectivité n'a rien à voir avec la subjectivité abstraite du « cogito » cartésien ou du « je pense » kantien, et identifie plutôt une structure logique définie par le maintien d'une identité dans le cadre de sa relation dynamique avec l'altérité. La conception philosophique du métabolisme défendue par Jonas et son homologue scientifique représenté par la théorie de l'autopoïèse n'est pas conceptuellement si loin de ce terrain classique. En outre, leurs développements contemporains dans la théorie de l'« autonomie biologique » donnent d'excellents exemples de la façon dont un

tel concept biologique de subjectivité peut produire des programmes de recherche complètement naturalisés, quoique non matérialistes. Enfin, même en l'absence de l'expertise nécessaire pour étayer mon affirmation, les considérations préalables laissent ouverte la question de savoir si Driesch lui-même mérite une lecture plus charitable que celle fournie par l'opinion reçue.

Ces considérations sont ma façon, pour ainsi dire, de tourner Wolfe contre Wolfe. D'une part, en effet, le long argument développé par l'auteur au cours de nombreuses années, et magistralement représenté par ce livre, a beaucoup à nous apprendre sur la nécessité de prendre au sérieux les options philosophiquement « perdantes » dans l'histoire des sciences. D'autre part, son appel en faveur d'une « réhabilitation » du vitalisme finit par rester peut-être un peu timide. Le point le plus important, il me semble, n'étant pas de distinguer « bons » et « mauvais » vitalistes : Leibniz contre Stahl, vitalisme des Lumières contre *Naturphilosophie* romantique, Kant contre Hegel, Canguilhem contre Jonas. Il s'agit plutôt de se demander ce que ce « vitalisme » peut apporter à notre conceptualisation du vivant aujourd'hui. Dans ce sens, je pense que le travail de Wolfe a tout d'abord le mérite d'ouvrir la voie à de nombreuses recherches ultérieures.

RÉFÉRENCES

- DI PAOLO, Ezequiel. 2009. « Extended Life ». *Topoi*, 28, 9-21. [Lien](#)
- DUCHESNEAU, François. 1998. *Les modèles du vivant de Descartes à Leibniz*. Paris : Vrin.
- GRANT, Iain Hamilton. 2006. *Philosophies of Nature after Schelling*, London : Bloomsbury. [Lien](#)
- ILLETTERATI, Luca. 1995. *Natura e ragione : Sullo sviluppo dell'idea di natura in Hegel*, Trento : Verifiche.
- JACOB, François. 1970. *La logique du vivant. Une histoire de l'hérédité*, Paris : Gallimard.
- JONAS, Hans. 1966. *The Phenomenon of Life: Toward a Philosophical Biology*, New York : Harper & Row.
- ZAMMITO, John. 2017. *The Gestation of German Biology. Philosophy and Physiology from Stahl to Schelling*, Chicago : University of Chicago Press. [Lien](#)

HISTORIQUE

Compte rendu soumis le 11 mai 2020.
 Compte rendu accepté le 11 mai 2020.

SITE WEB DE LA REVUE

ojs.uclouvain.be/index.php/latosensu

ISSN 2295-8029

DOI <http://dx.doi.org/10.20416/LSRSPS.V7I3.2>



SOCIÉTÉ DE PHILOSOPHIE DES SCIENCES (SPS)

École normale supérieure

45, rue d'Ulm

75005 Paris

www.sps-philoscience.org

CONTACT ET COORDONNÉES :

Andrea Gambarotto
 Institut supérieur de philosophie, UCLouvain
 Place Cardinal Mercier 14/L3.06.01,
 1348 Louvain-la-Neuve

